

Zeitschrift: Revue Militaire Suisse
Herausgeber: Association de la Revue Militaire Suisse
Band: 83 (1938)
Heft: 7

Buchbesprechung: Bulletin bibliographique

Autor: E.M.

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 18.03.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

BULLETIN BIBLIOGRAPHIQUE

L'Ordre de bataille de l'armée suisse (nouvelle édition).

La 18^e édition de l'Ordre de bataille de notre armée, contenant toutes les nouveautés, vient de paraître aux Editions Mars à Berne. Les troupes territoriales, de formation récente, ont été ajoutées aux anciens tableaux. L'Ordre de bataille Mars, disposé en 22 tables faciles à consulter, donne l'image graphique de notre armée entière, à l'exception des troupes de forteresse. Prix de vente : F. 1.80.

On peut se procurer l'Ordre de bataille dans toutes les librairies et papeteries, et dans tous les kiosques militaires, sinon, directement aux Editions Mars, Marktgasse 14, à Berne (voir l'annonce).

L'armée bienfait social, par le capitaine Poumeyrol. — 1 vol. in-8° de 206 pages. Paris, Limoges, Nancy, Charles Lavauzelle et Cie, 1938.

Le succès obtenu par l'*Essai sur l'éducation morale du soldat*, ouvrage dont j'ai rendu compte en juin dernier (p. 310), a déterminé l'auteur à le compléter par ce nouveau livre qui présente les qualités du précédent et qui inspire les mêmes sentiments de sympathie à l'égard du capitaine Poumeyrol. On sent en lui un apôtre ardent, un chef intelligent, ferme et bon, un véritable animateur. Et on comprend l'ascendant qu'il a su acquérir sur les soldats de sa compagnie et sur les élèves qui ont écouté ses causeries à l'École spéciale militaire de Saint-Cyr.

Ceci dit, j'ai quelques réserves, observations et critiques à présenter.

Et, d'abord, sur la thèse qui fait l'objet du livre. Qu'on profite de ce qu'il y a une armée pour en faire un instrument de moralisation du peuple, rien de mieux. Mais qu'il en faille une parce que le régiment est une école de vertus civiques, où on apprend la discipline, la camaraderie, l'esprit de sacrifice, le courage, c'est peut-être contestable.

D'autre part, est-il vrai que la famille « délègue » aux officiers ses pouvoirs sur l'enfant qu'elle confie à l'armée. Ne sont-ce pas plutôt les officiers qui s'arrogent ces pouvoirs ?

Le règlement d'infanterie prétend (art. 62) que l'instruction « est, au temps de paix, le rôle essentiel des cadres du corps de troupe ». Les officiers suisses ne seront sans doute pas de cet avis, eux qui laissent instruire leurs recrues par un personnel spécialisé dans l'enseignement militaire et qui n'ont pas à s'en charger eux-mêmes.

De leur côté, l'Amérique et l'Angleterre ne protesteront-elles pas contre cette assertion que le soldat français est mieux nourri que les soldats étrangers ? Il est vrai que l'assertion dont il s'agit (p. 93) s'est bien gardée d'être formelle.

Quant au « bienfait social » que le règlement sur le service intérieur apporte, à en croire l'auteur, on peut songer à ce que von Bernhardt et beaucoup d'autres généraux allemands ont dit de la guerre, en qui ils ont vu la source des plus belles vertus. Oui, cette réglementation serrée a du bon : elle met à l'abri de bien des surprises désagréables. Mais elle a du mauvais aussi en s'opposant à l'essor d'initiatives qui pourraient avoir d'heureux résultats.

N'importe : ce service intérieur existe. Il est impossible de s'y soustraire. On n'a d'autres ressources que de chercher à en tirer un bon parti ou le parti le moins mauvais. C'est à quoi on arrivera en s'inspirant des excellents conseils pratiques présentés par le capitaine Poumeyrol et qui font de son livre un guide très utile pour les jeunes officiers.

Lt.-col. E. M.

Le comte Schlieffen, organisateur et stratège, par le chef d'escadron J. Courbis, breveté d'état-major. Un volume grand in-8° de XX-148 pages, avec 8 croquis dans le texte et précédé de « *Propos sur Schlieffen* » par le général Daille. Paris, éditions Berger-Levrault, 1938.

Ils se sont mis à deux pour déboulonner la statue élevée à la gloire de l'auteur du fameux plan de 1905, réalisé en 1914, mais avec des modifications imputables à de Moltke *junior*, successeur de Schlieffen, et qu'on accuse d'avoir trahi la pensée de celui-ci, ce qui aurait provoqué l'échec de la hardie conception initiale, compromise par un excès de prudence. Nous admirions cette conception. Les Allemands en proclamaient le caractère génial ; ils rejetaient son échec sur les défaillances de l'exécution. Cette opinion, je la partageais. Je l'ai souvent exprimée ici même. Elle correspondait exactement aux affirmations de Moltke qui, remplaçant définitivement Schlieffen le 1^{er} janvier 1906, lui écrivait :

« Nous avons appris le but que Votre Excellence voulait atteindre : frapper de grands coups, des coups destructeurs, et non se contenter de succès partiels. Votre Excellence ne voulait pas d'une guerre traînant en longueur jusqu'à ce que la force de l'un des partis se soit épuisée contre celle de l'autre. Elle voulait des coups puissants, décisifs, et son but était l'anéantissement de l'adversaire. C'est vers ce but suprême que devaient être dirigés tous les efforts et la volonté qui les dirigeait était la volonté de vaincre. Cette volonté inflexible, passionnée, de la victoire est l'héritage que Votre Excellence laisse à l'état-major général. Ce sera à nous de la conserver pieusement. »

Que Schlieffen ait eu constamment en vue d'obtenir la victoire, qu'il y ait appliqué son effort avec une admirable ténacité, avec une ardeur fiévreuse, c'est ce qui semble évident lorsqu'on lit les « Propos » du général Daille et l'étude du commandant J. Courbis, étude très bien présentée, très consciencieuse.

Jamais le chef d'état-major général de l'armée allemande n'a paru satisfait de son œuvre. Jamais il n'a cessé de la perfectionner, ou tout au moins, de modifier ses plans de campagne.

On est fondé à en conclure qu'il ne se laissait pas guider par des principes très fermes. Ses convictions se montrent flottantes. Il veut tantôt combiner l'attaque sur le flanc et les derrières avec l'attaque de front, tantôt renoncer à celle-ci ; il émet sur le concours que peuvent apporter les réserves des opinions contradictoires. En 1899, il déclare qu'il est presque impossible de les employer en première ligne. « Non seulement, dit-il, réservistes et landwehriens, déshabitués de la marche et de la fatigue, ne sont plus à la hauteur des tâches que la guerre leur impose, mais encore ils ont le sentiment que, appelés d'un autre nom que leurs camarades plus jeunes de l'active, et appartenant à une autre catégorie, ils ne sont plus tenus à subir les mêmes épreuves qu'eux. » Il en conclut que les unités de réserve ne peuvent tenir une place sur le champ de bataille, qu'elles doivent être utilisées seulement en deuxième ligne, c'est-à-dire absolument pas (*gar nicht*). On peut, ajoute-t-il, démontrer « mathématiquement » l'impossibilité de toute combinaison d'unités d'active et d'unités de réserve. Mais, dès l'année suivante, le 27 mars 1900, il écrit qu'il regarde comme une des nécessités les plus urgentes de la mobilisation de rendre les divisions de réserve aptes à être employées côte à côte avec l'armée active, et il réclame en conséquence ce qui se fait dans quelques armées voisines : « la constitution de cadres actifs pour l'encadrement de ces formations de réserve, dont la structure serait ainsi grandement améliorée. » En décembre 1905, enfin, il est encore plus affirmatif. Puisque la conduite offensive de la guerre exige des forces considérables, qu'elle en use beaucoup, que ces forces diminuent constamment alors que celles de la défense augmentent, particulièrement dans un pays hérissé de forteresses, comme est la France, il faut utiliser toutes les ressources que peuvent offrir la réserve, la landwehr, et même le landsturm. « C'est, dit-il, la plus urgente des mesures que nous ayons encore à prendre. »

Pareils flottements dans son esprit se manifestent encore à plusieurs reprises au sujet de l'importante question que de Moltke *senior* s'était posée à maintes reprises : « Faut-il agir simultanément à l'est et à l'ouest ? Sinon, par quel front convient-il de commencer ? » Il était naturel que la réponse dépendît des circonstances, des renseignements qu'on recueillait sur les dispositions des ennemis éventuels ou des puissances neutres, et des événements qu'on prévoyait.

Il aurait été étonnant que les plans de campagne fussent maintenus immuables en présence de conjonctures qui se modifiaient sans cesse, et le lecteur du livre que voici ne peut qu'admirer l'attention fiévreuse avec laquelle l'Allemagne recueillait tous les indices de changements dans la situation. L'empereur s'en préoccupait, et le ministre de la guerre, et le chef de l'état-major de l'armée, et, au surplus, tous les officiers de valeur, les Bernhardt, les von der Goltz, dont les théories et les suggestions finirent, plus ou moins tôt, par être admises, plus ou moins complètement, par Schlieffen. Il semble que, dans les hauts rangs de l'armée allemande, on ait mis autant d'activité à adapter les plans de campagne aux circonstances que, dans les autres armées, on

s'efforçait de conserver tels quels ceux qu'on avait une fois adoptés, soit qu'on obéît à la loi du moindre effort, soit qu'on craignît de mettre le trouble dans les esprits par de trop fréquentes modifications, fussent-elles de nature à améliorer les dispositions précédemment arrêtées.

En lisant l'excellente étude du commandant Courbis, on est encore frappé, d'une part, de la précision presque excessive avec laquelle sont présentées les hypothèses sur la façon dont se dérouleront les opérations dans tel et tel cas, d'autre part, de l'importance attachée aux conclusions des séances de Kriegsspiel, de manœuvres sur la carte et d'exercices de cadres, importance qui paraît, elle aussi, exagérée et même fallacieuse. Peut-être la réflexion à tête reposée en apprend-elle plus sur ce que sera la guerre que ne le font des simulacres plus ou moins commentés, critiqués et exploités en vue des enseignements à en tirer.

Au moment où Schlieffen venait prendre la place du maréchal de Moltke *senior* (7 février 1891), on admettait dans son entourage que la guerre serait longue. On y était conduit par le seul raisonnement, les questions de ce genre ne pouvant pas trouver leur réponse dans des expériences. Voici ce raisonnement tel qu'il est présenté dans un document publié en annexe par les archives du Reich (*Armements et économie de guerre*) :

« Les troupes territoriales françaises ont actuellement une capacité combative au moins égale à celles des troupes levées en 1870 par Gambetta, troupes dont la défaite a coûté de lourds sacrifices... Le sentiment de combattre pour la République, le désir de reprendre les provinces perdues et de venger les ruines irréparables, donneront à l'armée française d'aujourd'hui une volonté et une force que n'a pas eue l'armée du Second Empire... Contre une telle armée, il n'y a pas à compter sur des succès rapides. La guerre contre la France sera longue et pénible. »

Il est très remarquable que l'Allemagne se soit ainsi rendu compte de ce qu'elle avait à attendre de la France. Il en a été de même pour l'Angleterre, et aussi pour l'Italie. Au début de 1903, Schlieffen avait la conviction qu'on n'avait plus à compter sur le concours de celle-ci, mais qu'il fallait, au contraire, « se résigner à avoir sur les bras toute l'armée française, dont aucun élément ne serait retenu par les Italiens sur les Alpes. » A plus d'une reprise, il émet la même prédiction.

En ce qui concerne la Suisse, l'état-major allemand a eu plusieurs fois la tentation de violer ou de laisser violer sa neutralité. Mais, chaque fois, cette idée a été écartée, parce que « ce serait une faute de jeter les milices suisses dans les bras des Français » (p. 16), parce que, d'autre part, la Confédération était protégée par des fortifications comme celles du Saint-Gothard et de Saint-Maurice, qui barraient la vallée du Rhône (p. 52), de sorte que le territoire helvétique paraît définitivement fermé à l'invasion germano-italienne (p. 67) : il n'est pas traversé par l'« axe Rome-Berlin ». Schlieffen écrivait, à la fin du siècle dernier : « Nous ne pouvons pas passer par la Suisse ; il nous faudrait battre une armée entraînée et forcer les passes fortifiées du Jura avant de pouvoir nous engager contre les Français, et cela dans des conditions défavorables. »

Toutes ces considérations dénotent du jugement. Et, vraiment, s'il est maintenant admis que Schlieffen n'a peut-être pas été

le grand stratège qu'on nous a représenté et que nous nous imaginions, s'il a été vacillant dans sa doctrine, s'il s'est laissé guider par les conseils des uns et des autres pour l'établissement de ses plans successifs, si de Moltke *junior* a amélioré la préparation du plan de 1905 (dont il a peut-être compromis l'exécution), la grande conversion de l'armée allemande autour de Metz comme pivot n'en reste pas moins une conception d'une rare audace et qui aurait certainement pu et dû réussir brillamment, sans les fautes commises dans la réalisation. Ces fautes, les eût-il commises, s'il avait exercé le commandement suprême ? Les ayant commises, aurait-il su les réparer ? Impossible de répondre avec certitude à ces questions. Quant à dire que son dispositif présentait des points faibles, qu'il exigeait une précision de mouvement très minutieuse pour que les têtes de colonne restassent alignées, c'est indéniable. Mais il est indéniable aussi que le généralissime français n'a pas su se rendre compte des défauts que présentait la cuirasse de l'invasion, qu'il n'a pas su en profiter, et qu'il était aussi incapable d'en profiter que Benedek a été incapable de profiter des occasions favorables que de Moltke *senior* lui avait offertes en 1866.

Bref, les circonstances sont telles que le fameux « plan Schief-fen » me paraît encore le meilleur de ceux qui pouvaient être adoptés, et qu'il dénote une hardiesse de pensée peu commune.

Lieut.-col. E. M.

Si la guerre éclatait, par Ernest Dupuy, Major, Field Artillery U. S. Army, George Fielding Eliot, Late Major Military Intelligence Reserve U. S. A. Avant-propos et traduction du capitaine de frégate René Jouan. Un vol. in-8 de la « Collection de Documents et de Témoignages pour servir à l'histoire de notre temps », avec 10 croquis, 40 fr. Payot, 106, Boulevard Saint-Germain, Paris.

Règles fondamentales. — Que penser de la guerre de l'air ? — Que sera la guerre sur terre ? — Que sera la guerre sur mer ? — Que faut-il penser des gaz ? — Les renseignements et l'espionnage. — Que sera la guerre pour la population civile ? — Les routes de conquêtes. — L'Allemagne. — L'Italie. — L'U. R. S. S. — Le Japon. — La France et l'Angleterre. — Les Neutres. — L'Amérique. — Statistiques.

Le commandant Jouan vient de traduire un remarquable ouvrage dû à la plume de deux officiers d'état-major de l'armée américaine et intitulé : « Si la guerre éclatait ». Il le présente ainsi au public français :

« Moins de vingt ans se sont écoulés depuis que monta vers le ciel l'immense cri de joie des hommes qui sortaient de l'ombre jetée par les ailes de la mort pour entrer dans la grande lumière de l'espoir et de la paix. Voici pourtant que déjà l'air s'est empli du bruit des marteaux forgeant de nouvelles armes et que l'angoisse est entrée de nouveau au cœur des hommes. Aujourd'hui, plus que jadis peut-être, on croit sentir toute proche la terrible menace et les oreilles se tendent vers ce qui n'est encore qu'un léger murmure, mais qui, demain, peut s'enfler et souffler en tempête en nous apportant le bruit du tocsin et le vrombissement des avions en marche vers une œuvre de mort : la guerre. Et

chacun déjà se pose l'angoissante question : si la guerre éclatait, que serait-elle ? De terribles inconnues pèsent sur les problèmes de demain. Cette guerre possible, on la qualifie désormais de totale et les inconnues de l'aviation, des gaz, de l'action secrète donnent un son redoutable à ce qualificatif. Des voix qui trouvent de l'écho ont pu prôner l'idée impie que tout sentiment d'humanité était dorénavant à bannir de la guerre et que seul le succès importait.

» Parmi toutes les armes qui servent à la guerre, la plus terrible est peut-être la surprise qui transforme en fuyards les plus vaillants. Evitons donc d'être surpris, regardons en face ce qui peut être la réalité de demain. Les fantômes de la peur et de la crainte s'évanouissent le plus souvent dès qu'on les regarde en face. Puisqu'on reparle de la guerre, essayons de voir ce que pourrait représenter ce mot demain. S'appuyant sur les leçons éternelles de l'histoire, les auteurs nous rappellent que la guerre est un art qui, comme tous les autres, obéit à des principes immuables. Au cours d'une première partie, ils nous exposent les nouvelles armes et les nouvelles méthodes en précisant les possibilités et les limitations et, dans une seconde partie, ils font, en quelque sorte, pour le lecteur, le schéma des raisonnements que peuvent faire, dès aujourd'hui, les états-majors et les chefs d'Etat dont la pensée imprimera son caractère à la guerre de demain. Leur exposé objectif procède de la nature du renseignement militaire qui, comme ils le disent, n'est pas le grand soleil baignant le monde de sa lumière, mais le projecteur qui, en éclairant les points restés dans l'ombre, donne leur vrai relief et leur signification véritable aux faits et aux choses.

» Leur livre apporte à tous de la lumière, au grand public d'abord qui verra ce qu'il faut penser de ces épouvantails : la guerre aérienne et la guerre chimique, et aux militaires eux-mêmes qu'il instruira sur les caractéristiques générales des armes autres que celles qu'ils servent et sur leurs conditions générales d'emploi. Les Américains, provisoirement affranchis de l'angoisse qui étreint les peuples de l'Europe, peuvent juger plus objectivement, plus calmement que ceux-ci. Le livre nous expose cependant les problèmes capitaux qui se posent également à eux-mêmes et cet exposé sera sans doute, pour beaucoup de lecteurs, la clef de tant d'attitudes qui nous paraissent énigmatiques.

» Une étude technique, exposée sous une forme vivante et facile à lire, tel est le livre que nous présentons aujourd'hui au public. Son mérite resterait considérable même s'il ne devait laisser à l'esprit que cette seule formule bien digne d'être méditée : la guerre est une chose terrible, mais il y a une chose encore plus terrible que la guerre, la défaite ! »